Fig. 5. L'église Saint-Jacques d'Illiers-Combray, intérieur. © Yasué Kato.

Le jardin retrouvé, voyage botanique du côté de chez Proust

Michel Damblant

Beaucoup de lecteurs ont remarqué les nombreuses références aux plantes dans La Recherche. *Des spécialistes en ont dénombré environ 400. Proust, qui ressentait une attirance particulière envers le monde végétal (assez peu d'animaux figurent dans son œuvre, même si l'on en trouve), possédait de réelles connaissances en botanique. Les stratégies reproductives du monde végétal vont dans le sens de ses convictions concernant la sexualité chez les humains, ce dont il se sert pour expliquer les comportements des personnages de* La Recherche. *C'est ce que développe dans cet article Michel Damblant, paysagiste, créateur du jardin Éden du Voyageur à Belle-Île, auteur de plusieurs livres dont* Le tour du monde dans son jardin[1] *et* Voyage botanique et sentimental du côté de chez Proust[2], *sur les liens entre les hommes et les plantes.*

Un visiteur de mon jardin à qui j'expliquais que les fleurs des aubépines sont très proches de celles des pommiers et de celles des rosiers, m'a demandé si je connaissais les textes concernant les aubépines dans *Du côté de chez Swann*. Mes souvenirs d'*À la recherche du temps perdu* datant de 1968, j'ai voulu me rafraîchir la mémoire et je me suis lancé, non pas à la recherche du temps perdu, mais à la cueillette des fleurs au fil des pages. J'ai alors commencé par la lecture des descriptions des fleurs d'aubépines dans *Du côté de chez Swann I* dont m'avait parlé ce visiteur bien inspiré :

> « […] *leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraisier*[3]. » (C'est moi qui souligne dans tous les passages.)

Grâce à son sens de l'observation, Proust note que la fleur de l'aubépine ressemble à « *la blanche chair de fleur de fraisier* ». De fait, comme les fraisiers, les aubépines sont des Rosacées et leurs fleurs sont proches. Plus loin, il compare l'aubépine à fleurs roses à « *ces petits rosiers aux pots cachés dans des papiers en dentelles*[4] ». Sans employer les mots des botanistes, il confirme l'idée de groupement dans des familles.

Au fil des pages, j'ai pu me rendre compte que Proust compare souvent les plantes à des personnes ou inversement. Dans le cas de l'aubépine rose, c'est une « *jeune fille en robe de fête au milieu de personnes en négligé*[5] ».

Mais l'écrivain peut encore rajouter un troisième degré : d'abord associer la musique avec les couleurs, puis trouver le moyen d'adjoindre un autre élément de comparaison, la soierie, et pour finir évoquer une plante.

> « *Sans pousser plus loin cette comparaison, je sentais que les rumeurs claires, les bruyantes couleurs que Vinteuil nous envoyait du monde où il composait promenaient devant mon imagination, avec insistance, mais trop rapidement pour qu'elle put l'appréhender, quelque chose que je pourrais comparer à la soierie embaumée d'un géranium*[6]. »

Sa capacité à étudier les détails lui permet de voir ce que les botanistes découvriront bien plus tard ; par exemple le fait que les cellules des pétales de certaines roses contiennent une sorte de collagène, ce qui leur donne un aspect vernissé :

> « *Je regardais les joues d'Albertine pendant qu'elle me parlait et je me demandais quel parfum, quel goût elles pouvaient avoir : ce jour-là elle était non pas fraîche, mais lisse, d'un rose uni, violacé, crémeux, comme certaines roses qui ont un vernis de cire. J'étais passionné pour elles comme on l'est parfois pour une espèce de fleurs*[7]. »

Parfois le Narrateur s'exprime à la façon d'un pépiniériste averti. Notamment lorsqu'il évoque la ressemblance entre Gilberte, la fille de Swann, et Odette, sa mère :

> *« Dans la figure de Gilberte, au coin du nez d'Odette, parfaitement reproduit, la peau se soulevait pour garder intact les deux grains de beauté de M. Swann. C'était une nouvelle variété de Mme Swann qui était obtenue là, à côté d'elle, comme un lilas blanc près d'un lilas violet*[8]*. »*

Écoutons donc une très pédagogique leçon de botanique donnée par la duchesse de Guermantes à la princesse de Parme dans *Le Côté de Guermantes II*.

> *« Quelle jolie fleur, je n'en avais jamais vu de pareille, il n'y a que vous, Oriane, pour avoir de telles merveilles ! » dit la princesse de Parme.* […] *Je reconnus une plante de l'espèce de celles qu'Elstir avait peintes devant moi. — Je suis enchantée qu'elle vous plaise ; elles sont ravissantes, regardez leur petit tour de cou de velours mauve ; seulement, comme il peut arriver à des personnes très jolies et très bien habillées, elles ont un vilain nom et elles sentent mauvais. Malgré cela, je les aime beaucoup. Mais ce qui est un peu triste, c'est qu'elles vont mourir. — Mais elles sont en pot, ce ne sont pas des fleurs coupées, dit la princesse. — Non, répondit la duchesse en riant, mais ça revient au même, comme ce sont des dames. C'est une espèce de plantes où les dames et les messieurs ne se trouvent pas sur le même pied. Je suis comme les gens qui ont une chienne. Il me faudrait un mari pour mes fleurs. Sans cela je n'aurai pas de petits ! — Comme c'est curieux. Mais alors dans la nature… — Oui ! il y a certains insectes qui se chargent d'effectuer le mariage, comme pour les souverains, par procuration, sans que le fiancé et la fiancée se soient jamais vus. Aussi je vous jure que je recommande à mon domestique de mettre ma plante à la fenêtre le plus qu'il peut, tantôt du côté cour, tantôt du côté jardin, dans l'espoir que viendra l'insecte indispensable. Mais cela exigerait un tel hasard. Pensez, il faudrait qu'il ait justement été voir une personne de la même espèce et d'un autre sexe, et qu'il ait l'idée de venir mettre des cartes dans la maison. Il n'est pas venu jusqu'ici, je crois que ma plante est toujours digne d'être rosière, j'avoue qu'un peu plus de dévergondage me plairait mieux*[9]*. »*

Le propos tend à décrire une plante dioïque, c'est-à-dire une plante dont certains pieds possèdent des fleurs mâles, d'autres pieds des fleurs femelles. Ces plantes dioïques exigent des partenaires sexuels provenant d'une autre plante. Les gingko biloba, les actinidias, le houx, le houblon, l'if et le palmier-dattier, ou encore le saule sont des espèces dioïques, tout comme la mystérieuse plante de Mme de Guermantes. Comme leur reproduction est complexe, elles sont relativement rares dans la nature. Ce n'est pas par hasard que Proust les mentionne. Cela lui permet d'étoffer sa conviction, selon laquelle les organismes vivants les plus nombreux sont hermaphrodites et que l'homosexualité bien que non propice à la fécondation est une forme très utile de lien affectif et même social, comme il le développera ultérieurement.

Plus loin, dans *Sodome et Gomorrhe I*, le Narrateur lui-même se charge de faire le rapprochement entre la sexualité humaine et celle des végétaux : lors d'une scène de voyeurisme près de la boutique de Jupien.

> *« À défaut de la contemplation du géologue, j'avais du moins celle du botaniste, et regardais par les volets de l'escalier le petit arbuste de la duchesse et la plante précieuse exposés dans la cour avec cette insistance qu'on met à faire sortir les jeunes gens à marier, et je me demandais si l'insecte improbable viendrait, par un hasard providentiel, visiter le pistil offert et délaissé. La curiosité m'enhardissant peu à peu, je descendis jusqu'à la fenêtre du rez-de-chaussée, ouverte elle aussi, et dont les volets n'étaient qu'à moitié clos.* […] *Puis me rendant compte que personne ne pouvait me voir, je résolus de ne plus me déranger de peur de manquer, si le miracle devait se produire, l'arrivée presque impossible à espérer (à travers tant d'obstacles, de distance, de risques contraires, de dangers) de l'insecte envoyé de si loin en ambassadeur à la vierge qui depuis longtemps prolongeait son attente.*
> *Je savais que cette attente n'était pas plus passive que chez la fleur mâle, dont les étamines s'étaient spontanément tournées pour que l'insecte pût plus facilement la recevoir ; de même la fleur-femme qui était ici, si l'insecte venait, arquerait coquettement ses "styles", et pour être mieux pénétrée par lui ferait imperceptiblement, comme une jouvencelle hypocrite mais ardente, la moitié du chemin. Les lois du monde végétal sont gouvernées elles-mêmes par des lois de plus en plus hautes. Si la visite d'un insecte, c'est-à-dire l'apport de la semence d'une autre fleur, est habituellement nécessaire pour féconder une fleur, c'est que l'autofécondation, la fécondation de la fleur par elle-même, comme les mariages répétés dans une même famille, amènerait la dégénérescence et la stérilité, tandis que le croisement opéré par les insectes donne aux générations suivantes de la même espèce une vigueur inconnue de leurs aînées*[10]*. »*

Dans ce passage, Proust va jusqu'à exposer les divers types de fécondation et il indique que l'autofécondation fragilise les espèces. C'est pourquoi les plantes qui sont à 90 % hermaphrodites, ce qui permet à toutes les fleurs de produire des graines, ont mis au point des procédés qui favorisent la fécondation croisée. Cela s'est fait selon les lois de l'évolution liées à la sélection naturelle découverte par Charles Darwin. Lequel précise d'ailleurs qu'il ne faut pas chercher d'intention morale dans la nature.
Jean-Yves Tadié, dans *Proust et le roman : Essai sur les formes et techniques du roman dans « À la recherche du temps perdu »*, précise que « *Proust, lui, est d'autant plus indépendant qu'il ne pose pas la question de moralité ou d'immoralité, qu'il ne veut pas la poser* […][11] ».

Un autre morceau de ce florilège reprend un thème du grand médecin et naturaliste suédois Carl von Linné (1707-1778), à l'origine du concept des « Noces des Plantes ». Proust en profite pour décocher, par la bouche de la duchesse de Guermantes (à la suite de sa leçon de botanique dans *Le Côté de Guermantes II*, vue *supra*), une petite pique des plus pertinentes contre les principes sociaux en vigueur :

> *« Je dirai à Votre Altesse que c'est Swann qui m'a toujours beaucoup parlé de botanique.* […] *il me montrait des mariages extraordinaires de fleurs, ce qui est beaucoup plus amusant que les mariages de gens, sans lunch et sans sacristie*[12]*. »*

Mais Proust prolonge son propos dans *Sodome et Gomorrhe I* pour affirmer ses convictions en matière de sexualité :

> *« Comme tant de créatures du règne animal et du règne végétal, comme la plante qui produirait la vanille, mais qui, parce que, chez elle, l'organe mâle est séparé par une cloison de l'organe femelle, demeure stérile si les oiseaux-mouches ou certaines petites abeilles ne transportent le pollen des unes aux autres ou si l'homme ne les féconde artificiellement, M. de Charlus, (et ici le mot fécondation doit être pris au sens moral, puisqu'au sens physique l'union du mâle avec le mâle est stérile, mais il n'est pas indifférent qu'un individu puisse rencontrer le seul plaisir qu'il est susceptible de goûter, et "qu'ici-bas tout être" puisse donner à quelqu'un "sa musique, sa flamme ou son parfum")* […][13]*. »*

Proust donne une origine mystique à l'inversion, renvoyant à l'androgyne de Platon avec la caution scientifique du darwinisme qui considère la division des sexes comme un phénomène récent dans l'évolution des espèces. De nos jours encore, 90 % des plantes sont hermaphrodites.
Proust utilise les particularités de la botanique, mais dans le but d'appuyer une idée précise ; le déterminisme biologique qui apparaît bien dans l'extrait suivant :

> *« Même mentalement, nous dépendons des lois naturelles beaucoup plus que nous croyons et notre esprit possède d'avance comme certain cryptogame, comme telle graminée, ou tel coquelicot, les particularités que nous croyons choisir. Mais nous ne saisissons que les idées secondes sans percevoir la cause première (race juive, famille française, etc.) qui les produisait nécessairement et que nous manifestons au moment voulu. Et peut-être, alors que les unes nous paraissent le résultat d'une délibération, les autres d'une imprudence dans notre hygiène, tenons-nous de notre famille, comme les papilionacées la forme de leur graine, aussi bien les idées dont nous vivons que la maladie dont nous mourrons*[14]*. »*

Il est intéressant de noter que bien que les notions de génétique n'aient été vulgarisées qu'à partir du début du XXème siècle, plusieurs philosophes dont Nietzsche, dès 1882, dans le *Gai Savoir,* § 1, sont déjà des adeptes du déterminisme biologique[15].

> « *J'ai beau considérer les hommes d'un bon ou d'un mauvais œil, tous et chacun en particulier, je ne les vois jamais appliqués qu'à une tâche : à faire ce qui est profitable à la conservation de l'espèce. Et cela, en vérité, non par amour pour cette espèce, mais simplement parce que rien n'est aussi puissant, inexorable, irréductible que cet instinct — parce que cet instinct est absolument l'essence de l'espèce grégaire que nous sommes.* […] »

Proust, relativement fataliste quant à sa propre vie, se plaît à formuler, via le Narrateur, des thèses qui servent à confirmer le destin des personnages de *La Recherche*. En effet, ceux-ci suivent imperturbablement un destin, pas forcément heureux, mais s'enfoncent davantage au fil du temps dans un type de comportements.

À en croire le Narrateur, nous serions prédéterminés. Ce courant de pensée récurrent existe depuis fort longtemps et est régulièrement remis au goût du jour (Konrad Lorenz, Desmond Morris, *etc.*). Il reste difficile de définir avec certitude les parts de la génétique, de l'environnement et du style de vie comme déterminant sur notre destinée. Le relatif fatalisme de Proust le pousse à formuler, via son Narrateur, des thèses qui servent à confirmer le destin des personnages de *La Recherche*, lesquels suivent imperturbablement un destin pas forcément heureux, et sont déterminés par un certain type de comportements. Swann reste un dilettante qui ne publiera pas ses études sur Ver Meer ; Odette ne trouvera jamais l'amour du cœur, mais vendra ses charmes, même une fois âgée, et seule la mort au champ d'honneur sauve Robert de Saint-Loup d'une fin de vie de noceur, *etc.*

Nous terminerons dans *Sodome et Gomorrhe I*, toujours dans la scène entre Charlus et Jupien, par un texte que certainement très peu de lecteurs ont saisi et dont les passages botaniques ressemblent fort à un « *copié-collé* » de *Des différentes formes des fleurs chez les plantes de la même espèce* (1878) de Darwin.

> « *Les ruses les plus extraordinaires que la nature a inventées pour forcer les insectes à assurer la fécondation des fleurs, qui, sans eux, ne pourraient pas l'être parce que la fleur mâle y est trop éloignée de la fleur femelle, ou qui, si c'est le vent qui doit assurer le transport du pollen, le rend bien plus facile à détacher de la fleur mâle, bien plus aisé à attraper au passage de la fleur femelle, en supprimant la sécrétion du nectar, qui n'est plus utile puisqu'il n'y a pas d'insectes à attirer, et même l'éclat des corolles qui les attirent, et, pour que la fleur soit réservée au pollen qu'il faut, qui ne peut fructifier qu'en elle, lui fait sécréter une liqueur qui l'immunise contre les autres pollens – ne me semblaient pas plus merveilleuses que l'existence de la sous-variété d'invertis destinée à assurer les plaisirs de l'amour à l'inverti devenant vieux : les hommes qui sont attirés non par tous les hommes, mais – par un phénomène de correspondance et d'harmonie comparable à ceux qui règlent la fécondation des fleurs hétérostylées trimorphes, comme le Lythrum salicaria – seulement par les hommes beaucoup plus âgés qu'eux. De cette sous-variété, Jupien venait de m'offrir un exemple, moins saisissant pourtant que d'autres que tout herborisateur humain, tout botaniste moral, pourra observer, malgré leur rareté, et qui leur présentera un frêle jeune homme qui attendait les avances d'un robuste et bedonnant quinquagénaire, restant aussi indifférent aux avances des autres jeunes gens que restent stériles les fleurs hermaphrodites à court style de la Primula veris tant qu'elles ne sont fécondées que par d'autres Primula veris à court style aussi, tandis qu'elles accueillent avec joie le pollen des Primula veris à long style*[16]. »

Comme l'écrit Lucien Daudet dans un texte datant de 1929 tiré de *Autour de soixante lettres de Marcel Proust* :

> « *Le monde comptait pour lui, non pas à la manière du monsieur qui achète un bouquet, mais à la manière dont les fleurs comptent pour le botaniste.* »

[1] M. Damblant, *Le tour du monde dans son jardin*, Brest, Éditions Géorama, 2014.
[2] M. Damblant, *Voyage botanique et sentimental du côté de chez Proust*, Brest, Éditions Géorama, 2019.
[3] M. Proust, *Du côté de chez Swann I*, Paris, Gallimard, « NRF », 1936 [1919], 200.
[4] *Ibidem*, 203.
[5] *Ibid.*
[6] M. Proust, *La Prisonnière (Sodome et Gomorrhe III) II*, Paris, Gallimard, « NRF », 1941 [1923], 235.
[7] M. Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs III*, Paris, Gallimard, « NRF », 1939 [1919], 170.
[8] M. Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs I*, Paris, Gallimard, « NRF », 1939 [1919], 190
[9] M. Proust, *Le Côté de Guermantes II*, *Sodome et Gomorrhe I*, Paris, Gallimard, « NRF », 1941 [1921], 182-183.
[10] *Ibidem*, 255-257.
[11] J.-Y. Tadié, *Proust et le roman : Essai sur les formes et techniques du roman dans « À la recherche du temps perdu »*, Paris, Gallimard, « N.R.F. », 1971.
[12] M. Proust, *Le Côté de Guermantes II*, *Sodome et Gomorrhe I*, *op. cit.*, 183.
[13] *Ibid.*, 277-278. Les citations insérées à la fin de ce passage proviennent du poème *Puisqu'ici-bas toute âme*, issu du recueil *Les voix intérieures* (1837) de Victor Hugo, mis en musique par Gabriel Fauré en 1862.
[14] M. Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs III*, *op. cit.*, 174-175.
[15] On peut remarquer que ce déterminisme biologique relève au départ d'une vision philosophique, mais qu'il est confirmé par des études récentes sur les comportements de divers animaux. Il en ressort, par exemple, que les femelles ne cherchent pas les mâles aux bons gènes, mais plutôt ceux aux génomes complémentaires des leurs.
[16] M. Proust, *Le Côté de Guermantes II*, *Sodome et Gomorrhe I*, *op. cit.*, 278-279.

Michel Damblant, *Un amour d'aubépine*, pastel sec, 2019.